

Diane Vincent, Fabien Ménar, Maxime Houde, Norbert Spehner

Normand Cazelais

Numéro 146, été 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66605ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

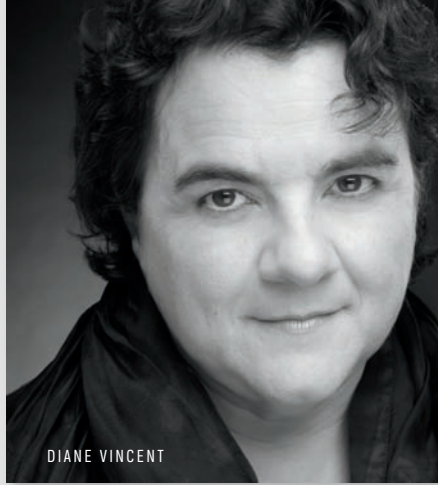
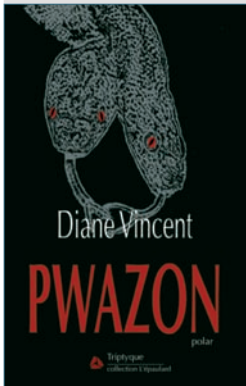
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cazelais, N. (2012). Compte rendu de [Diane Vincent, Fabien Ménar, Maxime Houde, Norbert Spehner]. *Lettres québécoises*, (146), 28–29.

par NORMAND CAZELAIS



DIANE VINCENT

☆☆☆ ½

DIANE VINCENT
Pwazon

Montréal, Triptyque, collection « L'épaulard », 2011, 288 p., 23 \$.

Affaires de peau

L'intrigue de *Pwazon* se déroule chez les tennismen de haute volée et des gens de couleur d'origine haïtienne pour qui l'insertion dans la société québécoise, par conséquent fort différente de leurs origines ancestrales, est loin de toujours se faire en technicolor.

Maxime-Pierre Ferrand est une raquette appartenant à l'élite mondiale. Sa mère, une Québécoise pure laine, a toujours eu le sens des affaires, dans l'hôtellerie comme au tennis. Son père, un Haïtien pure canne à sucre, s'est établi au Québec et a fait progresser fiston dans ce sport exigeant. Avec ses deux frères de sang et un troisième, arrivé directement des Antilles et adopté par la famille, il a grandi en Mauricie au cœur d'un riche domaine à l'écart des vicissitudes du quotidien. Ce qui ne l'a pas empêché de développer une mentalité de champion...

Le père et la mère ont divorcé. Celle-ci s'est rapidement unie à un ancien crack catalan qui a remplacé le père comme entraîneur du garçon. Un jour, Victor-Henri, le frère aîné qui avait quitté la Mauricie, très impliqué dans des œuvres sociales à Montréal-Nord, notamment auprès des jeunes Noirs, est assassiné en pleine rue par un motocycliste casqué, disparu sans laisser de traces. Tous et toutes se demandent : « Pourquoi ? Comment se fait-il ? » Et évidemment : « Qui ? »

L'inspecteur chargé de l'enquête est Vincent Bastianello, rencontré au cours d'épisodes précédents. L'aidera, de façon plus directe qu'on serait porté à le croire, Josette Marchand, massothérapeute et experte en question de peau. Comme le savent les lecteurs de Diane Vincent, ladite Josette, débrouillarde et curieuse, forme avec le policier un couple plutôt élastique qui ne se décide pas à partager le quotidien. N'empêche, les connaissances et le besoin d'en savoir davantage de la dame seront fort utiles dans cette affaire où se mêlent peaux de serpent, incantations tirées du vaudou (écrit ainsi dans le texte) et croyances enfouies loin, très loin dans une culture millénaire.

Pardonnez le jeu de mots : d'un roman à l'autre, Diane Vincent peaufine sa manière, celle de construire des intrigues où les révélations dermatologiques jouent un rôle de premier plan. Et, si *Épidermes* pêchait par une certaine lourdeur liée à une volonté de trop en faire, *Pwazon* ne s'écarte pas de son fil conducteur. On peut toutefois regretter l'usage d'une forme de *deus ex machina* (la trouvaille faite dans l'arrière-boutique d'un commerce de Saint-Tite) pour tracer la voie au dénouement.



FABIEN MÉNAR

☆☆☆ ½

FABIEN MÉNAR
Faux et filatures

Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2011, 408 p., 27,95 \$.

Invention et réalité

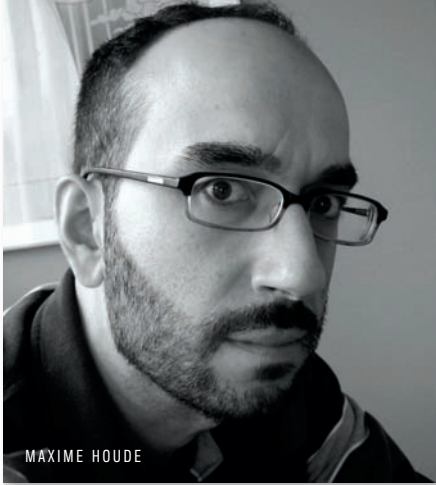
Peut-on, pour échapper à soi-même, vivre dans une bulle faite de fabulations ? Et espérer garder sa santé mentale ? Thomas Parenteau aura assez brutalement à remettre les pieds sur terre, à revoir ses positions.

Il est dans la mi-vingtaine. Son nom de famille nous apprendra pourquoi il traîne, malgré son jeune âge, un passé lourd de détresse et de révolte. Depuis quelques années, il travaille comme concierge dans un immeuble qui lui sert également de gîte. Pour échapper à la grisaille du quotidien, il s'invente des histoires à partir de gens qu'il file pendant des heures à leur insu : leur démarche, leurs gestes, cette intimité volée en quelque sorte, lui font imaginer des destins, créer des scénarios. Il consigne ses observations dans un petit cahier noir ; peut-être écrira-t-il un roman... Il vit ainsi un peu par procuration. Jusqu'au jour où il croisera le regard d'une femme en noir, où le visage d'un homme attirera particulièrement son attention dans un restaurant. Alors, la mécanique s'emballera.

Il se prend alors à un jeu qui se révélera dangereux, et suit à la piste cet homme propriétaire d'une galerie d'art, qui a une grande influence dans le milieu de la peinture. Alors se croisent, de filature en rencontre inopinée, les mondes de la muséologie, des échecs, de la création artistique, de la politique, de la renommée. Et de l'argent évidemment. En parallèle, une détective noire, du nom de Vierge Lys et... surnommée Mona Lisa, mène une enquête sur un très juteux trafic de faux tableaux.

Voilà un polar bien ficelé, bien écrit. Les intrigues s'entrecroisent sans jamais sombrer dans la confusion. Une belle inventivité en nourrit les pages, le propos est bien documenté, mais sans tomber dans l'ostentation. Les personnages ont du corps et de la couleur : la comère de l'immeuble, celle qui aura été un temps la mystérieuse inconnue, M. Defoe, voisin de palier et aveugle, un brin philosophe et qui lui sert de mentor. Et d'autres. Si l'on peut reprocher à certains d'être un peu caricaturaux ou trop noirs ou blancs, ils ne nuisent pas à l'ensemble.

Fabien Ménar n'en est pas à sa première incursion dans le roman policier. Les avis sont partagés sur sa production : certains l'ont éreinté alors que d'autres lui ont trouvé suffisamment de qualités pour lui décerner le prix France-Québec pour *Le musée des introuvables*. *Faux et filatures* démontre une belle progression. C'est un auteur à suivre...



MAXIME HOUDE



☆☆☆

MAXIME HOUDE

L'infortune des bien nantis

Québec, Alire, 2011, 372 p., 14,95 \$.

Ambiguïté

Les raisons de tuer le docteur Du Sablon, alcoolique généralement désagréable et provocateur, ne manquaient pas. Qui avait intérêt à le faire ? Son épouse, plus jeune, désespérée mais non affligée ? L'ex-policier Stan Coveleski se chargera d'y voir clair. Non sans mal.

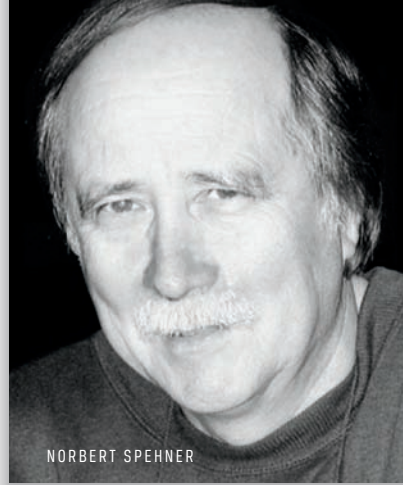
J'ai pris plaisir à renouer avec l'univers un peu glauque de Maxime Houde. Et je ne suis pas le seul, j'en suis sûr. J'ai déjà relevé dans ces pages son talent, la qualité de son écriture et ses affinités avec Raymond Chandler. Comme *The High Window* ou *The Big Sleep*, *L'infortune des bien nantis* baigne dans le désenchantement, les jeux de miroirs, la corruption, l'ambiguïté. Le désespoir rôde, l'alcool offre ses mirages, le cynisme n'est pas loin. Houde n'a pas atteint la maîtrise de Chandler, tant s'en faut, mais l'histoire, les personnages et leur traitement – sans oublier un certain humour acide – évoquent le grand maître. Qui plus est, Coveleski vit dans les années 1950.

La mise en scène de cette époque, en général réussie, présente toutefois plusieurs inexactitudes qui irritent inutilement ; il y aurait là matière à amélioration, à une relecture soignée. De même, le travail d'édition gagnerait à éliminer un vocabulaire parfois incorrect, de trop nombreuses fautes et coquilles. Mais, aurait dit Achille Talon, ce sont là billevesées. De petites agaceries...

Revenons à l'essentiel. Il y a eu un premier meurtre puis un deuxième qui n'ont aucun lien en apparence. Les Du Sablon, qui aiment fréquenter le gratin, habitués à la grande vie, n'ont pas toujours eu des fréquentations honorables. La police officielle n'apprécie guère la compagnie de Coveleski, cet *outsider*, dans ses plates-bandes. Une campagne électorale à la mairie se prépare en arrière-plan. Un inspecteur de la Sûreté provinciale, qui a accompagné Coveleski dans ses moments de déprime, mène de son côté une mystérieuse enquête qui dédouble l'intrigue : où mènera-t-elle ?

Ce polar démarre lentement. Et se déploie au même rythme. Ce n'est pas précisément un *page-turner*. Sa force réside plutôt dans son climat et la vision du monde qu'il projette. Relisons cet extrait : « On a tous nos blessures. Plus vite on apprend à vivre avec, plus vite elles se cicatrisent. » Coveleski n'est pas Marlowe : il a quelque part au fond de lui-même le sentiment que le monde peut s'améliorer, qu'il peut y avoir une lumière au fond de l'obscurité.

D'ailleurs, je soupçonne Maxime Houde d'aimer raconter des histoires d'amour...



NORBERT SPEHNER



RECENSION

NORBERT SPEHNER

Le roman policier en Amérique française, Tome 2, 2000-2010

Québec, Alire, coll. « Essais », 2011, 418 p., 29,95 \$.

Polars du XXI^e siècle

Les lecteurs de *La Presse* connaissent sa signature : Robert Spehner y tient une chronique régulière sur les thrillers et les romans policiers. En la matière, il a tout lu, ou presque. À preuve, il a publié en 2011 la suite d'un premier ouvrage, paru il y a douze ans, portant sur la période allant de 1837 à 2000. Comme le souligne l'éditeur, sans détour, il « encense les bons élèves et gronde les cancre de la classe ».

Dans une bibliographie commentée, Robert Spehner recense par ordre alphabétique les auteurs de cette décennie et leurs écrits. Dans la plupart des cas, il nous offre des résumés et, parfois, des extraits de critiques. Plus et mieux encore, il retrace l'évolution du genre au cours de cette période. Constat : le corpus des publications s'est enrichi tant en nombre qu'en qualité. En témoignent la quantité de récompenses accordées et l'apparition de prix (entre autres, Saint-Pacôme, Arthur-Ellis, Alibis) dédiés à couronner chaque année les meilleurs ouvrages ; une annexe fournit d'ailleurs la liste des lauréats. Selon Robert Spehner, le polar d'ici « se porte relativement bien, son existence n'est plus en cause ». Il y voit même « de quoi confondre tous les sceptiques qui ne jurent encore que par le polar étranger ».

Un livre fort utile, pertinent, qui ne fait pas savant et... qui se lit comme un polar.

La bibliographie elle-même comprend quatre parties consacrées aux romans policiers et recueils de nouvelles pour adultes, aux polars pour jeunes, à la bande dessinée, aux études et critiques. Le tout est complété par une cinquième partie s'intéressant aux romans policiers canadiens-anglais destinés aux adultes et traduits en français. En guise de mise en contexte, Robert Spehner se livre à une « Autopsie d'une décennie » qui examine, entre autres, le phénomène des best-sellers, les adaptations au cinéma, le travail de la critique, la multiplication des collections et des maisons d'édition.

Laissons la parole à l'auteur : « Ce livre s'adresse à tous les amateurs de littérature policière ainsi qu'aux chercheurs, universitaires ou pas, aux journalistes, aux critiques et, de façon générale, à toute personne désireuse de s'informer sur le genre. »

Un livre fort utile, pertinent, qui ne fait pas savant et... qui se lit comme un polar.